

Olivier Bordaçarre

# La France tranquille

Fayard

*à Véro*

*à Olivier Gilardin*

« La peur est une mort de chaque instant. »

Emil Cioran,  
*Des larmes et des saints* (1937)

Par la fêlure d'une canalisation ruinée suintait une bouillasse de rouille froide qui lui dégoulinait sur la nuque. Son crâne pendait mollement, menton rentré. Sa frange en bataille, un rideau délavé. Des larmes de sang se détachaient de l'extrémité de son nez fracassé, une rouge pour deux croches imbibant en rythme le coton de sa marinière jaune, élargissant à l'impact l'auréole luisante qui lui poissait le ventre. Un épais bâillon de scotch d'emballage lui soustrayait un tiers du visage. Bras relevés en croix, poignets strictement ligotés au tuyau, jambes écartées et pieds en dedans, son corps inanimé dessinait dans la pénombre des vestiaires la silhouette christique d'une jeune femme amochée.

La main gauche plaquée sur le mur décrépi, l'homme tentait de contenir une mixture envahissante de panique et de vertiges, et lardait de coups de pied nerveux une des cuisses de sa proie inerte. Mâchoires serrées, il répétait comme pour lui-même, d'une voix maquillée de sang-froid :

– Tu vas te réveiller, espèce de pute bronzée !

Mais la jeune femme ignorait effrontément les ordres.

L'homme abandonna sa position faussement désinvolte pour quelques pas impatients dans la poussière et les débris plâtreux du plafond. Autour de lui se désagrégeaient les vestiges moites de la piscine municipale. Paniers fendus éparpillés au sol, bracelets numérotés, caisse enregistreuse et distributeur de friandises désossés, panneaux d'informations descellés, néons crevés.

L'homme et la femme, couple improbable au bord du vide et de la stupeur, faisaient figure de fantômes dans ce décor de fin du monde. Ça puait encore le chlore sous les moisissures et l'urine des chats errants.

– Crois pas que je vais tomber dans ton piège, là... ton cinoche... Connasse ! Tu vas bien profiter, tu vas voir... salopes dans ton genre... Tu vois, si je... me retenais pas... je te pisserais dessus... grinça-t-il en pressant le poing gauche contre ses incisives.

Il déambula dans l'espace du chantier interdit au public, pauvrement éclairé par deux Velux d'où tombait la lueur blafarde du dernier réverbère de la ville.

– On est bien, là... tranquilles... Qui viendrait sauter à 2 heures du matin dans le bassin vidangé ? Maintenant c'est au centre aqualudique de mes couilles qu'on passe ses journées à bronzer, hein ? Pourtant la

petite piscine à l'ancienne, ça avait son charme... la gentille dame donnait un panier vide, on le rendait plein... Tu te rappelles ? T'entends ?

Dans un renforcement, sous un amas de planches et de ceintures à flotteurs rouges et jaunes rongés par les locataires des décombres, il dénicha un seau rempli d'eau croupie.

– Et un seau de flotte dans la gueule, ça te réveille ?

Il s'exécuta. Plongée dans l'inconscience depuis le coup qu'elle avait reçu en pleine face, la jeune femme émergea instantanément de sa léthargie, comme en apnée limite, avec une inspiration aussi douloureuse que profonde. Ses lèvres soudées, comprimées par le bâillon, n'offraient aucun passage au lourd caillot que son organisme voulait expulser. Sentant qu'il prenait la voie des sinus, elle posa un regard d'effroi sur la figure crispée de son bourreau. Prières et cris silencieux, raclements de gorge. Elle éjecta le caillot par les narines et respira moins péniblement.

Grand, mince, le cheveu ras grisonnant, un air de Venantino Venantini dans *L'Extase et l'Agonie* de Carol Reed, l'homme feignait d'ignorer la sueur qui lui coulait aux tempes. En survêtement noir doublé et blouson de Gore-tex, il piétinait dans ses bottines italiennes devant sa victime vivante, effrayée, suppliante. L'imminence de la fin du parcours leur donnait la chiasse à tous les deux.

Il pensa : « Faut que je maîtrise... sinon, elle va se foutre de moi et je vais la buter trop vite... Je fais les choses doucement, moi, jusqu'au bout... Je travaille consciencieusement... sérieusement. C'est tout. Allez... »

Il reprit sa déambulation, errant dans le désert froid de ses problématiques : faire respecter les règles élémentaires en bon ouvrier infatigable, crédible et persuasif, mesurer ses gestes, se montrer ferme, précis, efficace. Irréprochable.

D'une table renversée il saisit l'un des pieds, qui résista malgré l'humidité. Des deux mains, il fit levier sur son genou, un rictus navrant déformant sa bouche. En se fendillant à la jointure du plateau, le bois libéra des éclisses aiguës et rompit d'un coup. L'homme revint vers la jeune femme trempée.

Il s'immobilisa face à elle, les jambes légèrement écartées. Son gourdin sautillait dans sa main gauche avec des claquements secs. C'est dans cette position, avec ces mouvements-là, ce regard-là et ce sourire artificiel, ce corps tout en cliché de série B, qu'il se pensait le plus crédible, persuasif.

– Tu t'es bien foutue du monde, hein ? Les nichons à l'air et les pieds dans l'eau ! Et tu t'étonnes de tomber sur un os !

Le cœur de la jeune femme se convulsait dans sa cage comme un chat giflé. Le fil de fer entortillé

autour du tuyau et de ses poignets maigres lui cisailait la chair. Elle disait « non » de la tête. « Non, non, je vous jure que non... » Une baffe monumentale stoppa net ses sourdes supplications. Elle pleurait.

– Ta gueule ! Je veux rien entendre, sale pute ! siffla-t-il en grimaçant.

Penché sur elle, il pointa le pied de table à l'endroit du cœur, et des écharde mauvaises pénétrèrent dans le sein tendre. La jeune femme réprima ses gémissements. Des larmes coulèrent encore de ses paupières resserrées.

– Rien du tout ! Même sans le scotch tu pourrais gueuler, personne t'entendrait. C'est plus la ville, ici. C'est nulle part. Personne que moi et toi.

Il tremblait. Ses mains, ses bras, ses épaules étaient secoués des spasmes discrets de l'angoisse contenue. Des frissons aussi, partout, et la sueur. Ne serait-il donc jamais guéri de cette appréhension ? Malgré de minutieux préparatifs, il ne pouvait rien, au moment de conclure, contre ses affects et leur imprévisibilité. Il pouvait anticiper l'action, pas ses réactions.

Les yeux brasillants de sa proie accentuaient son trouble. Fébrile, il s'éloigna et disparut derrière une rangée de paniers rouges suspendus aux tringles. Là, réprimant une danse ridicule d'un pied sur l'autre, il reprit son soliloque.

– J’étais chasseur de lézards... Je les clouais sur une planche, je les ouvrais pour voir dedans... Tous les gosses ont fait ça... Logique... Tu vas payer maintenant. Fini, la bronzette !

La fille parcourut les lieux d’un regard épouvanté : Velux, portes dégonnées, ciel noir. Ses espoirs faiblissaient.

L’homme quitta l’ombre des vestiaires pour le hall, jeta un œil à l’extérieur et sortit en direction de sa petite berline pétrole. Nuit lourde et froide de flocons pâteux réduits en flaques. Pénombre accablante d’un hiver sans fond. Silence de plomb.

Au supplice, la fille profita de cette absence pour tirer sur ses poignets. Creusant encore ses blessures, elle tenta d’atteindre les tortillons de métal, d’un côté, de l’autre... impossible. Avec un pied peut-être ? Oui, peut-être. Tendre la jambe vers la main, là-haut, si loin. Muscles antérieurs de la cuisse à deux doigts de céder, mollet tétanisé, la pointe qui effleure le fil... Désentortiller les deux sections qui forment le V de la victoire au bout de la torsade : saisir, tourner, pousser l’une sans bouger l’autre, pousser l’autre... Saloperie ! Allez, retirer sa chaussure, se servir de ses orteils. Relever la jambe, caler son genou sous l’aisselle, s’étirer au maximum. Ça y est presque ! Son pouce touche le fil, mais soudain c’est la crampe, insoutenable. Relâcher, détendre, recommencer. Pousser,

dévisser le V d'un quart de tour, souffler, ouvrir grands les yeux, s'agacer même, car c'est possible, il faudra du temps, ce sera épuisant, mais c'est possible. De vivre. Et le temps gicle, transperce et fuit, javelot insaisissable.

– On se met à l'aise ?

L'homme est réapparu, une seringue dans une main, une bombe de peinture dans l'autre, et désigne la chaussure vide.

Il s'approche. Tout près. Fait passer la seringue devant ses yeux.

– Acide chlorhydrique, pour l'entretien des piscines. Ça te rappellera la baignade. En injection dans la carotide, c'est réglé en cinq minutes. Un avantage pour toi, si tu veux mon avis. Et ça, dit-il en montrant la bombe, c'est pour la littérature.

En deux pressions sur la brique au-dessus d'elle, il appose sa griffe.

– Regarde ce que j'ai écrit pour toi, chuchote-t-il d'un air mauvais.

Mais les yeux de la jeune femme sont irrésistiblement attirés par la seringue.

Il range la bombe dans la poche ventrale de son blouson. L'aboutissement de cette nouvelle étape approche. Il retire doucement le capuchon de protection, examine l'aiguille et, brusquement muet et froid, métamorphosé par le caractère définitif de son acte,

gifle violemment la fille, qui tourne presque de l'œil. Il s'agenouille lourdement sur ses cuisses, coince son corps contre le radiateur, l'immobilise et, la renversant en arrière afin d'offrir à la pointe sa carotide palpitante, sans rien dire, mécanique et distant, approche l'aiguille de sa cible.

C'est alors qu'une détonation fait vibrer les dernières vitres de la piscine municipale. Et qu'un cri retentit.

*1<sup>er</sup> septembre*

Derrière ses portes à judas comme autant de vigiles cyclopes, Nogent-les-Chartreux dormait d'un sommeil épais, sans rêve, ses artères ne pompant de la nuit que le silence suspect des déserts sécurisés. La vie s'était repliée vers les appartements coquets des ruelles historiques, puis, en cercles concentriques, vers les immeubles, les quartiers pavillonnaires, les tours de la cité du Bas, les maisons aux volets clos le long du canal et les dernières fermes vétustes des paysans rescapés.

On s'était rincé l'œil au divertissement télévisuel du samedi soir à quatre-vingt-dix-huit pour cent de matière grasse – les miraculeux deux pour cent de matière grise résiduels étant l'œuvre de l'ultime fragment d'humanité des « stars » invitées : chanteurs has-been tartinant les écrans plats de leur bêtise et improbables mannequins, la peau plus tendue qu'une

baudruche, échouant à faire croire à leur retour sur scène. Le présentateur vedette s'était une fois de plus déshonoré à coups de galéjades d'avant-guerre : le vichysme des chiens de garde est immortel. Mais le somnifère cathodique avait fait son effet et la ville en écrasait ferme derrière le triple vitrage. Portes blindées, alarmes, caméras de surveillance et patrouilles de gendarmes somnolents veillaient à la tranquillité du vulgum pecus.

Une pluie fine et acide arrosait chichement les potagers de la périphérie. Une délicatesse prolétarienne suintait de cette glèbe où, dès l'aube, des retraités insomniaques désherbaient les fraisiers. À quatre-vingts ans, on s'y sentait mieux qu'à la ville et, pour la pose de 10 h 30, sous la tôle ondulée de la baraque à outils, sur des sièges fatigués, on se tapait un canon entre amis. À peine plus loin, les enseignes géantes de la grande distribution dilapidaient les kilowatts de la communauté, non pour en égayer la nuit, mais pour rappeler, jour après jour, l'ordre fatal de la laideur.

En centre-ville, place Poincaré, les lueurs bleuâtres des banques s'effilochaient dans les flaques, au pied de platanes jaunes exhibant leurs moignons. Cette manie de tout couper ; le souci esthétique avait bon dos. En élaguant, on ordonnait, on amoindrissait, on uniformisait. Que rien ne dépasse, ne s'évase ou ne

s'évade, ne prenne de la hauteur, ne se distingue ou ne pousse à son rythme. Au jour, sur cette place principale, point névralgique des activités communales, centre des attentes, des errances et des fuites vers le sandwich du midi, la ville dispatchait son énergie molle. Les jeunes s'y rassemblaient par grappes pour cloper peinarde et jouer au portable, loin des établissements bétonnés où on leur inculquait l'art du par-cœur et l'esprit de compétition. Le samedi, les anciens y trompaient leur ennui au marché, entre une botte de radis et une blouse à fleurs, se reposaient l'arthrose sur un banc du square des Fusillés et, pour les plus délurés, clôturaient la matinée au Relais des Chasseurs, chez Bertrand Caperet, le cafetier boute-en-train.

C'était une ville comme ça, calme, anonyme, sans attrait, silencieuse malgré les haut-parleurs en boîte de conserve accrochés aux façades, qui diffusaient du disco pendant les quinzaines commerciales. Peu d'envie, peu de poésie, hormis celle du désespoir qu'un quart de la population tentait de masquer en léchant les vitrines sans jamais quitter le trottoir. Une ville de l'Occident prétentier.

La dernière semaine d'août s'était enroulée sur elle-même, sans ardeur. Les vacances terminées, la minorité nogentaise aisée avait rangé les valises au grenier, bourré les cartables de cahiers et de stylos,

pris de grandes résolutions : régime, économies, inscription des moutards à la danse en tutu. La majorité fauchée s'était quant à elle contentée de revisiter une énième fois les maigres curiosités touristiques du coin, dans l'espoir de repousser à chaque pas le retour du carnaval : réveille-matin, horaires, cantine et épluchage des offres d'emploi. Ennui.

À la première réunion de l'Association des commerçants du quartier Mutin (Acqmu), on avait évoqué sans détour la reprise des activités et des difficultés. À mois d'août pourri, année pourrie. La crise durerait encore deux ou trois ans – « Déjà que ça fait trente ans qu'ils nous la servent, va bien falloir que ça pète un jour ou l'autre ! » avait lancé Bertrand Caperet, heureux propriétaire d'une Mercedes classe GL 320 CDI qu'il bichonnait tous les dimanches. En bon leader de l'association, Michel Régot, le marchand de jouets, avait tenté de minimiser les inquiétudes : on allait faire un effort pour le marché de Noël, réfléchir à des offres alléchantes, feindre de baisser les prix. Ce commerçant dynamique, plein d'allant et d'initiative, aimait sa commune, son petit côté vieillot-ringard, le charme discret de sa bourgeoisie très XIX<sup>e</sup>, son cœur de ville moyenâgeux, son potentiel touristique, sa situation géographique. Hervé Coquerot, le vendeur de cuisinières, avait aussitôt proposé des soldes sau-

vages à de très courtes périodes. À l'Acqmu, on voulait sauver sa peau.

\*

Malgré l'heure tardive, une faible lumière mouvante et verdâtre s'évacuait par la fenêtre d'un logement de fonction de la gendarmerie, avenue de la République. L'ampoule du jardin d'accueil étant grillée, les gigotements télévisuels s'exprimaient plus nettement à travers les carreaux sales. Dans son deux-pièces-cuisine tout confort meublé discount, enlisé dans son canapé beige aux accoudoirs dépiautés, Paul Garand, tricot de corps jaune macaroni et patins informes, entamait sa deuxième pizza napolitaine face à l'écran plat de ses nuits blanches. Septembre, samedi soir, 00 h 50 : ses mâchoires rumaient sous ses paupières plombées. D'une voix nasillarde en sourdine, casquette kaki sur l'occiput, épuisette à l'épaule, un carpiste télégénique dissertait doctement sur les hautes propriétés de l'appât Génî'Amorce, « l'appât qui ne trahit pas ».

À la tête d'une brigade de cinquante gendarmes en charge de missions de maintien de l'ordre et de sécurisation, de police judiciaire et de secours aux personnes, le commandant Paul Garand aimait à laisser s'écouler ses dimanches de repos au bord de l'eau,

d'avril à octobre, les bottes coincées dans la vase de l'étang de la Benette. Là, il se sentait humain, parmi les poissons. Tout seul peut-être, mais peinard. Le reste du temps, il traînait la patte au bord de son histoire. Comme en attente, sur le bas-côté, en spectateur passif de sa vie qui s'éloignait au ralenti. Pas l'ombre d'un précipice pourtant, devant lui, cette radicalité ne lui ressemblait pas, mais Paul Garand était un homme parvenu au bout de quelque chose... du rouleau, peut-être, de sa morne carrière qui lui avait fait connaître tout ce qu'un gendarme de province peut vivre – du quadrillage de fêtes foraines aux corps démembrés des accidentés de la route, de l'arrestation du chasseur aviné menaçant son épouse de sa chevrotine au meurtre jamais élucidé de deux vieillards égorgés dans leur salon... Tous ces petits points noirs sur le visage mélancolique de Nogent-les-Chartreux, vingt mille âmes, au beau milieu d'un désert de céréales.

Nogentais depuis une trentaine d'années, Paul Garand végétait dans son logement de fonction et de célibataire endurci. Quelques objets épars délivraient des indices sur sa vie passée : un sac à main de cuir pendu à une patère dans l'entrée, une photographie de son fils en maillot de bain sur la table de chevet, une tour Eiffel entre deux livres sur une étagère du salon. Garand était au bout de ses espérances, de ses

ambitions, de ses appétits. Alors il mangeait, et il était énorme. Aussi volumineux que tous ces pauvres désabusés qui traînaient leur brioche au McDonald's du nord-est de la ville, derrière le cimetière, pour s'y empiffrer jusqu'à la nausée en se plaignant du service pendant que les mômes, obèses à six ans, glissaient sur les toboggans rouge et bleu du loisir à deux balles – ensuite on passait en famille au centre commercial, pour traquer à quatre pattes les prix les plus bas et s'engueuler dans les allées multicolores en poussant son chariot bourré d'offres spéciales.

Quelque chose s'était déglingué. Les habitants ne riaient plus. Ça gueulait partout et pour tout, dans les magasins, les rues, les écoles. Ça sentait la crasse et la haine prête à jaillir. Malgré son aspect bon enfant, Nogent avait un flingue sous la caisse. Chargé. Mais ce n'était pas à Paul Garand d'inciter à la révolte. Déontologie oblige. Et l'envie lui en manquait, maintenant. Flic et solitaire malgré lui, à deux doigts de la dépression caractérisée, soupe au lait et susceptible, il suivait les enquêtes plus qu'il ne les menait.

Outre sa deuxième pizza et un énième litre de soda (son cerveau n'avait jamais émis le moindre désir d'alcool, drogue dure quoique légale), il venait d'entamer sa cinquante et unième année d'existence, la vingt-huitième au sein de la compagnie départementale de Nogent. Divorcé depuis dix ans de

Nadine Garand née Tudouic, une Bretonne exilée dans la Beauce avec qui il entretenait pourtant une correspondance téléphonique quasi quotidienne – bribes d’une histoire sans fin tissée de remords, de nostalgies et de repentirs, mais aussi de silences et de non-dits –, Garand était le père de leur fils Grégory, un grand échalas de vingt-cinq piges pas vraiment roux ni beau qui cultivait une nonchalance d’intellectuel modeste en vrai charmeur discret, vendeur d’articles de sport et doué d’un franglais truffé de contractions linguistiques qui foutait son père hors de lui. Paul et Grégory, pudiques, s’aimaient comme deux êtres qui cherchent désespérément à se comprendre sans pouvoir s’engueuler pour de bon. Malgré ses sentiments, Garand n’avait jamais réussi à dire « Je t’aime » à son gamin. Le parangon de la relation père-fils à l’ancienne. Seul depuis une expérience malheureuse, Grégory Garand coulait des jours qu’on ne pouvait qualifier ni d’heureux ni de monotones entre ses rayons de godasses fluo, sa lunette astronomique et les œuvres complètes d’un groupe de pop mythique (plus d’un milliard de disques vendus). Un jeune homme entre ciel et terre, rêve et réalité, vie active et voyages musico-stellaires.

La familiale aux anchois engloutie, les paupières du commandant s’abaissèrent plus lourdement que le rideau de fer de la caserne, et l’imposant gendarme se

mit à ronfler comme un diesel en fin de course sur ce qui lui servait communément de lit. Les gaules étaient prêtes, les lignes enroulées, les asticots au frigo et le réveil, réglé sur 6 heures, n'avait plus qu'à attendre l'aube. Seule la pêche dominicale pouvait justifier qu'on se lève dès potron-minet.

\*

Il était 4 h 21 à la quartz du capitaine Jordan Dumollet – un bon élément, apprécié de ses collègues et de sa hiérarchie, serviable au point d'être servile mais plutôt efficace, précocement dégarni et moustachu, né à Nogent et, selon toute vraisemblance, destiné à y mourir, de vieillesse très certainement comme la plupart de ses concitoyens –, quand ce dernier se résolut à déranger son supérieur. La sonnerie du téléphone anéantit la quiétude de la nuit.

Abruti de sommeil, Garand tressauta du bide, chercha le réveil à tâtons, baragouina des insanités, souleva une paupière, fut ébloui par la luminosité d'un ciel bleu d'azur où il crut deviner le dessin triangulaire de volatiles en migration, et tenta de remuer ses cent dix-sept kilos de cholestérol en haïssant le monde entier. Et, tandis que l'appareil réitérait ses signaux d'appel, une voix grave et monocorde, genre Pierre Arditi, parfaitement adaptée à l'horaire,

l'informa que « les oies cendrées du Canada parcoururent jusqu'à quinze mille kilomètres d'une traite, portées par le vent, vers ces contrées arides où l'amour les attend ».

– Qu'est-ce qu... bordel... humpf...

C'était sur la table. Non. Si ! Sous le couvercle du carton Rapizz'. Le commandant se désembourba suffisamment pour envoyer valdinguer la boîte d'un revers et s'emparer du combiné.

– 'Lo ?

– *Capitaine Dumollet, mon commandant...*

– T'fous d'ma gueule, Dumollet ? râla Garand, les yeux fermés, le corps réenclenché dans la position nuit.

Il l'aimait bien, ce Dumollet. Il n'avait pas inventé l'eau chaude ni le fil à couper le beurre, encore moins la poudre ou le moisi dans le roquefort, mais il avait dans l'œil une étincelle de sympathie qui ne lui avait pas échappé.

– *Non, mon commandant...*

– Y a ton syndicat qu'a été plastiqué ?

– *Non, mon commandant... Désolé de vous réveiller si tôt, mon commandant, mais on a un cadavre !* souffla le capitaine, depuis les lieux de la découverte.

– Un cadavre... Un cadavre de quoi ? de vache ?

– *Non, un cadavre humain, mon commandant...*

– ... Ouais... ben... fous-le à la morgue et retourne au pieu...

– *Je m’excuse d’insister à cette heure, mon commandant, mais y a urgence, mon commandant. Il s’agirait peut-être d’un crime.*

Dumollet attendit une réponse, une réaction, un ordre. Il connaissait son chef et avait acquis, à la longue, un certain nombre de réflexes pavloviens. Après une mauvaise nouvelle : long silence ; après un week-end de garde : large sourire, suivi de « Pas trop fatigué, mon commandant ? » ; après un dimanche de pêche : « Alors, mon commandant, pas bredouille, j’espère ? » En l’occurrence, le silence de Jordan Dumollet fut très long, la mauvaise nouvelle s’étant tacitement accompagnée de l’annulation de la partie de pêche à laquelle notre gendarme s’était minutieusement préparé.

Paul Garand coupa le documentaire sur les palmipèdes sauvages, se passa la main gauche sur la figure et dans ses cheveux épars, se massa les yeux, le nez, la nuque et respira profondément. Les wagons de ses pensées se rattachaient doucement les uns aux autres. « Un crime... pensa-t-il. Faut bien qu’y en ait un de temps en temps, sinon on rentre pas dans les statistiques et ils suppriment des postes... »

– *Mon commandant ?* reprit Dumollet, sur des œufs.

- Hmm...
- *Je sais que c'est rare, mais...*
- D'après qui ?
- *D'après qui quoi, mon commandant ?*
- D'après qui y a crime, Dutalon ? réclama Garand, un ton plus haut.
- *Par rapport à ce qu'on a pu observer avec le capitaine Davier, mon commandant. Les techniciens vont arriver dans moins d'une heure avec le légiste, mon commandant.*
- Et pourquoi pas prévenir tout le gouvernement ? s'énerma Garand, qui détestait que la smala rapplique au moindre problème.
- *Ben, c'est la procédure, mon commandant... Et puis on voulait pas vous réveiller pour rien, mais là...*
- Oui, merci... pff...
- *C'est sûr que c'est un crime, mon commandant...*
- Alors pourquoi t'as dit « peut-être » ?
- *Parce qu'on attend votre avis et la confirmation, mais ça fait pas de doute, mon commandant. C'est un homme, il est à moitié brûlé des pieds jusqu'au ventre et il a le cou serré dans du fil de pêche. Il a été étranglé, mon commandant, à mon avis.*
- Calme-toi, Dugenou. Où qu'il est ?
- *Dans la dernière cabane de pêcheur, au bout du canal côté ouest, mon commandant.*
- Bon, je suis là dans une demi-heure.

– *Une demi-heure, mon commandant ?*

– Douche et café, j’ai droit ?

– *Oui, mon commandant.*

Le combiné réintégra son support noir.

– Me pompe l’air, çui-là, avec ses *mon commandant*, grogna Paul Garand.

Le véhicule de service quitta la gendarmerie vers 5 h 10 sous un crachin vicieux. Quelques travailleurs locaux, trop heureux de pouvoir encore pointer, même le dimanche, gagnaient leurs entreprises, celles qui avaient résisté à la concurrence libre et non faussée. Les banques, elles, pionçaient sur leur magot. À la sortie sud de la ville, les éboueurs préparaient leur tournée en avalant un café-carton, serrés dans leur combinaison grise et jaune.

Le volant de la Clio enfoncé dans son ventre proéminent, Garand se gara devant la boulangerie de la rue du 14-Juillet, s’extirpa de son pot de yaourt et frappa d’un index boudiné à la porte vitrée.

– Ben, commandant, qu’est-ce qui l’amène à c’t’heure ? interrogea Marc Delive, après avoir coupé l’alarme et déverrouillé la serrure du bas.

Le commerçant, la quarantaine bien tassée et la moustache fine un rien faux cul, avait les mains dans le pétrin depuis deux bonnes heures. La pénibilité au travail, fallait pas la lui faire. La pâte, la baguette, le

pain de deux et la flûte, c'était son rayon. À la table familiale, il n'y avait que lui pour trancher le pain dans le bon sens avec des airs de « ceci est mon corps, c'est moi qui coupe ». Quand on est un seigneur de la miche, on peut se rejouer la Cène deux fois par jour !

– Ah, j'te jure, c'est pas une heure pour le grabuge... maugréa Garand.

– De quoi ?

– Pfff, les gaules étaient prêtes, j'avais plus qu'à aller me poser sur mon pliant, quelle merde ! T'aurais pas deux ou trois croissants chauds, par hasard ? Les conneries dès l'aube et le ventre vide, ça m'bousille mes journées.

– J'vais y chercher ça, dit le boulanger, rassuré que des gens dévoués soient payés pour protéger ses biens. Voilà commandant, j'y en ai mis quat', au cas où.

– Merci. Des Nogentais comme toi, y en a pas beaucoup, mentit Garand. J'te règle ça ce midi ?

– Bah, oui... Il verra avec la patronne. Mais, dites, c'est quoi c't'histoire de grabuge ?

– Ah ah, secret professionnel, cher monsieur ! Tu liras ça demain dans *La Beauce*. Des conneries... À la prochaine !

Le canal de Beauce, achevé en 1840 par l'ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées Joseph-Michel

Dutens, traversait la ville d'est en ouest. Déclassé depuis les années cinquante, il ne servait plus qu'aux asticoteurs de gardon. La flotte avait noirci et s'était couverte d'algues gluantes, des culs de bouteilles flottaient en surface. Nombre des pavillons qui bordaient le chemin de halage étaient en vente et la construction de certains autres avait été interrompue, les charpentés à nu prenaient la flotte. Qu'étaient devenus les ex-futurs propriétaires de ces bâtisses fantômes ? Endettés jusqu'au cou.

Ça faisait tout juste deux croissants au beurre que Paul Garand était au volant, quand il stoppa à hauteur de la baraque à pêcheur, huit cents mètres après les dernières habitations, à proximité de l'écluse de Neuilly et d'une maison de brique et de broc où des manouches sédentarisés vivotaient de récup', de ferraille et d'osier. Les faisceaux des torches policières virevoltaient comme des lucioles affolées. Le gendarme attaqua son troisième croissant avant de s'extraire, lent et blasé, du véhicule bleu marine.

– Par ici, mon commandant, le cadavre est là-dedans, dit le respectueux Dumollet en tenant la portière grande ouverte, afin que la tire accouchât du bonhomme dans des conditions optimales.

Puis il prit les devants.

– Hé ! Dugenou, pas si vite, éclaire-moi les godasses, que je voie où j'mets les pieds.

Dumollet revint sur ses pas et chuchota dans l'oreille de son supérieur, aussi près qu'il le put sans franchir la frontière du respect :

– Le légiste est déjà là...

– Oui, ben, chacun son boulot, capitaine Dumollet. T'as des réclamations à formuler ?

– Non, mon commandant, c'était juste comme ça...

Garand débuta la visite. Une bicoque en bois, dix mètres carrés, tout ce qu'il y avait de plus sommaire. Terre battue, tôle ondulée rouillée et percée, porte de service en contreplaqué, planche, tréteaux, tabouret formica, bouteilles, canettes, conserves vides sur des étagères métalliques, bidon noir à barbecue, calendrier Citroën spécial nichons. Très coquet.

Le corps sans vie d'un jeune gars méconnaissable gisait sur la caillasse pilée, adossé au mur de planches brutes, face à l'entrée, les jambes carbonisées. Les semelles de ses chaussures de sport s'étaient recroquevillées comme les écorces d'un vieux bouleau sous la plante noire de ses pieds. Une croûte de charbon refroidie s'était fendillée sur ses mollets et ses cuisses, laissant apparaître des parcelles de chair à vif. De ces cicatrices ouvertes comme de brefs aperçus de l'enfer suintait une graisse incolore au fumet terrifiant. Plusieurs tours de nylon gros calibre comprimant la glotte et la trachée avaient disparu dans les plis. Le

tueur s'était visiblement retenu de séparer la tête du tronc. Le visage était presque aussi bleu que la Clio, tuméfié, boursoufflé, les yeux rouges exorbités, la langue noire, gonflée, pendante ; des filets de sang avaient caillé en coulant du nez et des oreilles. Défigurés. Un Francis Bacon sculptural avec des vrais morceaux dedans.

Un technicien flashait la scène pendant que le légiste procédait à l'examen sous un gros quartz à batteries. Ça puait le cochon grillé, la terre visqueuse et la vieille écaille de poisson. La pluie piquante faisait tinter la tôle en sourdine. Le capitaine Davier éclairait l'ensemble d'une main, tentant de l'autre, plaquée sur sa bouche, de réprimer ses haut-le-cœur.

– Bonjour, lança le commandant en serrant le poignet du légiste ganté de latex. Davier, t'as qu'à sortir si t'aimes pas, ajouta-t-il, indulgent, à l'attention du nauséeux.

Lui non plus, il n'aimait pas ; un cadavre, c'est un peu de soi dans le futur.

– Bonjour, commandant. Docteur Moricet. Je viens rarement par chez vous, mais jamais pour des prunes ! C'était quand, la dernière fois, déjà ? Cette femme retrouvée noyée dans son bidet, non ?

– J'en sais rien... Putain, c'est dégueulasse... fit Garand pour lui-même. Et vous, vous êtes ? demanda-t-il au photographe.

– Émeric Dumesnil, technicien de l'identification criminelle à l'Institut de Chartres.

Le Doisneau de la mort, un grand maigre à lunettes, se rebalançait sa mèche de blondinet d'un coup de tête toutes les dix secondes. C'était assez agaçant. Et son accent de celui qui a lu des livres, plutôt crispant. Garand détestait ce genre de cultureux mal dégrossi, réponse à tout, bardé de références à la noix. « Foutue culture, ça se tartine comme des œufs de lump sur les canapés de l'ennui », pensa le gendarme, métaphorique.

– Du-mesnil... Du-mollet... voilà une enquête qui s'annonce difficile mais rondement menée par l'aristocratie locale ! Une viennoiserie ? Toute chaude...

– Sans façon, commandant. J'aimerais continuer mon travail, nasilla la jeune recrue en cherchant le bon angle pour une prise de vue simple et nette.

Ce type avait cet on ne sait quoi d'exaspérant dans sa manière d'esquiver les regards francs, d'être tout à son activité, concentré, submergé de questions relatives à l'image : cadrage, luminosité, expressivité, langage. C'était un pro comme Garand s'en était tapé des paquets, faisant déchanter les plus zélés serviteurs de la Nation, surtout ceux qui se prenaient pour autre chose que des flics.

– Dugenou, éclaire-moi bien la tronche du gars, que je voie qui c'est. Mouais... Toute façon, j'ai pas la

mémoire des têtes, à cette heure... Alors ? demanda-t-il au légiste.

– Ce que je peux dire, c'est que le corps a été transporté. Il n'a pas été brûlé dans cette cabane, ni étranglé, d'ailleurs. Impossible pour l'instant de donner l'heure exacte du décès, mais ça doit remonter à cinq ou six heures. Température ambiante et rigidité. Je prélève deux ou trois échantillons de ce qui traîne et on va pouvoir y aller.

Paul Garand grignotait son dernier croissant en observant le *grand reporter* travailler. Dumesnil ne semblait ni surpris ni dégoûté par le spectacle que lui offraient les chairs mutilées. Le gars qui en a vu d'autres, flegmatique et déjà vieux. « Les mecs froids tendance inspecteur Harry, ça m'fait chier, c'est du flan, d'la frime. Il se croit dans un feuilleton, alors que nous, on va bosser comme des cons pour arriver à rien du tout... Quand même, il a un p'tit air à un des fils Bartavel, le trépassé... » se disait le gendarme en mastiquant.

– Tu lui as pris la tronche de près, Dumesnil ? Faut du détail, hein ! C'est peut-être le président d'la République !

– Vous êtes optimiste, mon commandant, ironisa Dumollet en sourdine.

– Je suis justement là pour ça, commandant, les détails. Pardon... fit le jeune homme en poussant Garand d'un index insolent pour enjamber le mort.

Le quintal de Garand frissonna de vexation.

– Je photographie ce qu’il y a à photographier, si vous n’y voyez pas d’inconvénient... exagéra l’artiste.

– C’est bien. De la précision... qu’on s’y retrouve...

– L’Institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale ne me rémunère pas pour mon physique mais pour mes compétences. Je connais mon travail, commandant.

– MON commandant, bordel ! hurla Garand, qui n’en pouvait plus. OK ? Parce que j’connais la bleussaille dans ton genre qu’en fait rien qu’à sa tête. Non, mais oh ! Des stagiaires pleins de certitudes, j’en ai déformé des dizaines en trente ans de caserne, alors tu baisses d’un ton, p’tit lieutenant.

– Mais...

– Y a pas de mais, y en a jamais eu et y en aura jamais ! C’est pas parce que t’es nouveau au labo que tu vas nous faire chier avec ta science et tout le bar-num de tes diplômes ! Non, mais tu te crois où ! Tes analyses socio-machin, tes conseils et j’sais pas quoi, tes p’tits regards en coin de constipé scolaire, tout ça, tu peux t’le rouler très serré et t’l’enfoncer ! Pigé ? C’est pas la grande ville, ici ! C’est nulle part ! Colle-toi bien ça dans ton crâne polytechnique. Il s’passe rien ici, ou pas grand-chose, et on n’a pas besoin d’un prof pour nous dire comment c’est

qu'faut vivre ! Alors si tu faisais tes photos aussi vite que j't'emmerde, tu serais déjà à ton labo sur ton ordino ! Par conséquent, tu magnes ton cul et tu libères la place !

– Je ferais un résumé détaillé de tout cela à ma hiérarchie, commandant.

À ces mots, les cent dix-sept kilos de Paul Garand fondirent sur Dumesnil et l'attrapèrent par le colback.

– Dis donc, l'étudiant, y a un truc qu'on t'a pas dit à l'école : c'est que la hiérarchie, les chefs, ils s'en branlent ! Et ici, le chef, c'est moi ! Alors tu prends tes cliques, tes claques, tes clic-clac et dehors ! Et dans ton rapport, n'oublie pas d'appuyer ma demande de retraite anticipée !

Éjecté de la cabane, Dumesnil traversa le chemin de halage à reculons jusqu'au bord du canal, où Davier le retint par la ceinture pour lui éviter la baignade.

– P'tit con, conclut Garand en se retournant vers le cadavre.

– Mon commandant, plaça Dumollet, en fin connaisseur des envolées de son chef, peut-être que vous y allez un peu fort, sauf votre respect...

– Oui, ben t'as vu l'heure ? Je devrais être au bord de l'eau, moi, alors hein, bon...

– Donc... à part les traces de pneus sur le chemin, on n'a rien trouvé d'autre. Mais peut-être qu'il faudra revenir quand il fera jour.

– J'te l'fais pas dire, Dutalon. Les traces, comment elles sont ? fit Garand en sortant de la cabane.

– Grandes, mon commandant, type 4 x 4.

– Ça nous avance ! Tout l'monde a un 4 x 4 dans ce bled ! Pourtant, c'est plat comme ma main ! Bon, vu qu'une moitié de brûlé étranglé ça n'arrive pas souvent dans les parages, on va faire les choses dans l'ordre. Je veux l'identité du macramé avant midi. Famille, copains, boulot, la totale. Étant donné qu'il n'est pas reconnaissable, vous m'envoyez les journaloux, ça leur évitera d'écrire des romans, chacun son boulot. Et vous, les techniciens, quand vous aurez fini de remplir les sacs en plastique, rubalise partout, bouclage de la zone, entrée interdite. Davier, tu restes là jusqu'à midi, on viendra te relever, ordonna Garand, suffisamment agressif pour ajouter : ah, les p'tits bleus de la côte ouest qui me foutent en boule à 6 heures du mat', ça me plombe le dimanche ! S'ils veulent de l'enquête, va y avoir de l'enquête. Mais à mon rythme. Mollo, mollo ! Moricet, prévenez-moi quand vous aurez terminé de découper la viande, j'passerai pour le rapport. Bon, quelle heure qu'il est ?

– 6 h 45, mon commandant, répondit illico Dumollet.

– T'auras fini d'éplucher les fichiers avant midi ?

– J'pense pas, mon commandant, et puis on va attendre le signalement d'une disparition, ça nous aidera peut-être pour l'identification...

- À mon avis, c'est un des fils Bartavel...
- Ah bon ?
- Pas sûr, mais... crâne dégarni, fringues pourries, cabane de pêcheur... T'as remarqué ses bagues, Dujarret ?
- Comme ça, mon comm...
- Ils ont tous des bagues à tête de mort dans la famille. Oh, c'est pas des méchants, une connerie d'temps en temps, juste de quoi s'faire connaître des services de police... Dans un bled comme le nôtre, ça va vite.
- Un règlement de compte, mon commandant ?
- Sais pas... ça sent le calcul... trop. Celui qu'a fait ça est un taré. Cramer le gars, l'étrangler, le transporter... pas assez spontané pour une vengeance... quoique... Rien d'autre autour de la baraque ? Des objets, des signes, des graffiti ?
- Y a bien des graffiti un peu partout, mais à part ça, j'ai rien vu, mon commandant.
- Tu veux pas arrêter de m'appeler *mon commandant* toutes les dix secondes, Dupoignet ?
- Je veux bien, mon commandant, mais, sauf votre respect, j'aimerais aussi beaucoup que vous m'appeliez Dumollet, simplement Dumollet, mon c...
- Ooh, c'est pour s'marrer, putain ! On se fait déjà assez chier comme ça, non ? Rigole, mon p'tit, sinon tu vas te tirer une balle !

- Oui, mais au comité...
- Dumollet, s'il te plaît, me prends pas le chou avec ton syndicat !
  - C'est pas un syndicat, mon commandant, c'est une association avec un comité, un bureau et tout, et c'est pour la défense des droits des gendarmes... déballa d'une traite le capitaine, du genre à faire signer des pétitions pour tout et n'importe quoi.
  - Écoutez, capitaine Dumollet, fit Garand en ouvrant la portière de sa voiture. Je m'en fous. C'est clair ? Je me fous de tout. Là.
  - ...
  - T'as ton appareil ?
  - Affirmatif.
  - Alors, tu m'prends cinquante photos intérieures, extérieures, alentour, ça m'évitera de repasser.
  - À vos ordres.
  - Je vais à la pause réglementaire. 14 heures au bureau. Salut, capitaine.
  - Commandant.